La civette de l'enfer

Bouleversé, éperdu, il se rejeta violemment en arrière. *Mon Dieu, Lilija !*

Comme s'il venait de l'étrangler de ses propres mains… Lilija ! Lilija était *encore vivante* !

Lilija… Voici vingt-cinq ans, Jaque-Albert Dupety d'Arouze, quinzième du nom, avait épousé Émilie-Jeanne du Plessay d'Engoulevent, de quelques dix ans son aînée. Cette somptueuse créature était la seule fille d'une portée de sept héritiers. Adulée par son baron de père, vénérée par ses frères, adorée de ses cousins, respectée par ses turbulents neveux, idolâtrée par de nombreux prétendants, elle n'avait toujours pas trouvé, à trente-cinq ans, chaussure à son pied. Peu portée sur les délices de l'amour et ses orgues charnelles, elle n'attendait plus, si tant est qu'elle eût jamais cherché.

C'est alors que J.A.D.A. était revenu de quelques années de coopération, occuper le manoir paternel voisin. Venu d'abord faire ses civilités, il était vite devenu familier de la maison. La fratrie l'avait surnommé dans son dos BBD - baroudeur bohème distingué – et riait aux éclats du récit de ses aventures coloniales. Monsieur du Plessay, médecin colonel à la retraite, appréciait le commerce de ce compagnon d'armes. Madame, fille de marquis, exquise et débonnaire, commençait à murmurer « qu'il était temps pour la petite… » et se prenait à rêver que peut-être…

Mais les choses advinrent avec une douce lenteur. La belle Lilija fut peu à peu séduite par le naturel du BBD, qu'elle ne se résolut pas à dénommer ainsi – présage ? Tout l'attendrissait en lui : son indifférence amusée pour les jeunes pouliches lui tournant autour, son humour sans moquerie, sa prévenance sans afféterie, son incapacité à rien dissimuler, qui lui vaudrait plus tard quelques retards dans son déroulement de carrière.

Jaque, lui, se laissa enrober volontiers dans l'ambiance de vénération qui choyait la belle catherinette. D'une amitié intellectuelle, on passa inconsciemment à une complicité amoureuse. Puis la passion se déclara enfin. Jaque, déjà repu avec abondance aux banquets du plaisir, goûtait avec une sage délectation cette continence qui le reposait des excès de sa vie coloniale. Il n'accabla pas son amante d'empressements enfiévrés. Elle prit cette abstinence pour le comble de la délicatesse, ce qui acheva de la faire chavirer. Entre la belle célibataire un peu mûre et le séducteur malgré lui, ce fut un magnifique mariage d'amour.

Mais l'appétence physique ne vint pas à Lilija avec les années. Son mari, sans être obsédé, reprit un goût naturel et légitime pour la chose. Les premières années, elle reçut les hommages de son Jaque comme un phénomène naturel et nécessaire. Sans répugnance, avec beaucoup de bonne volonté, un grand respect et énormément d'affection, mais… il n'y eut jamais, entre ces deux âmes par ailleurs passionnément éprises, la communion fusionnelle des corps.

Jaque s'en accommodait. Il oscillait entre le désir fort et sincère qu'il avait de sa femme, le fugace sentiment d'ennuyer un peu sa partenaire – malgré ses tendres dénégations – et la vague culpabilité d'être seul à prendre un plaisir égoïste. Malgré tout, l'envie d'aller chercher ailleurs ne lui traversa jamais l'esprit – même si quelques rêves lui rappelaient de temps en temps ses folies de jeune homme. Sa Lilija était le seul horizon de sa vie. Et l'un et l'autre se portaient une confiance absolue et justifiée.

Ils n'essayèrent pas d'avoir des enfants à tout prix, malgré un fond de sentiment religieux qui leur faisait ressentir cette décision comme vaguement sacrilège. La raison leur recommanda de ne pas mettre en danger par une grossesse tardive la santé de Lilija ; d'autre part, celle-ci ne souhaitait pas imposer à sa progéniture les manques et les faiblesses d'une mère trop âgée. Ils compensèrent ce manque affectif en reportant leur attention sur leurs nombreux neveux et nièces. Ils furent même des parrains très sollicités, et paradoxalement, des conseillers d'éducation pleins de bon sens et très consultés.

La vie confirma le bien-fondé de leur décision. A la ménopause, la santé de Lilija s'altéra brusquement. Elle devint d'un seul coup une vieille femme, fragile et frileuse, à demi impotente, mangeant peu, dormant beaucoup. À cinquante ans, elle était toujours une âme pure et gaie – mais une citadelle interdite. Et Jaque… eh bien Jaque soignait son Émilie avec les attentions d'un fils unique pour une vieille mère. La vie s'écoulait sans accrocs, douce et mélancolique.

Mais Jaque était dans la force d'un corps encore vert et bien entretenu, dont les envies étaient, sinon totalement réfrénées, du moins contenues avec maîtrise. Et dans les pensées de sa femme amoureuse comme au premier jour, venait souvent l'envie de lui crier : « Mais va, mon Jaque, va ! Moi je n'ai jamais aimé ça, c'est toi qui es normal. Aujourd'hui, en plus, je ne suis même plus belle à regarder… Va donc voir ailleurs, va dépenser ton trop plein de vie, toi mon amour, mon homme, mon bâton de vieillesse, toi qui m'as déjà tout donné… ». Peut-être même, dans ces quelques reliquats de tendre exaltation que peuvent avoir de vieux époux, le lui avait-elle murmuré dans le creux de l'épaule…

Un jour de vague à l'âme, sorti un peu tôt du bureau, il pénétra, sans grande illusion, dans l'église fréquentée pendant sa jeunesse. Il retrouva avec nostalgie le prie-Dieu familial où s'inclinait jadis son père. Un relent d'habitude et de souvenir le fit s'agenouiller à son tour. Ses pensées se tournèrent bien sûr vers son enfance. Il revécut rapidement quelques scènes de son adolescence, son retour de Madagascar, sa visite à la tribu des Engoulevent, sa rencontre avec Émilie, leur lente et forte histoire d'amour sans nuage… Il était comme hypnotisé par le lumignon témoignant de la présence d'hosties consacrées au sein du tabernacle. D'une simple introspection d'abord, il en vint bientôt à parler au Seigneur de sa vie actuelle et de la maladie de son épouse. Quand il pensa à regarder sa montre, plus de deux heures s'étaient écoulées en confidences…

Habituée qu'elle était aux horaires variables de son tendre et fidèle époux, Émilie le trouva certes toujours attentionné, mais rêveur, moins pressé de lui raconter les misères administratives de la journée. Elle se réjouit surtout de le sentir plus apaisé, moins inquiet de sa santé. Peut-être avait-il sauté le pas ? Elle posa doucement sa main desséchée sur celle de son mari, le cœur légèrement en émoi malgré tout. Il leva vers elle un regard limpide et franc. Il dit avec simplicité : « Tiens, je me suis arrêté à la cathédrale, tout à l'heure. Ils n'ont pas enlevé le prie-Dieu de papa… ». Merveilleusement déçue, Madame du Plessay poussa un soupir très discret : elle ne méritait pas autant d'abnégation. Quant à Jaque, heureux du réconfort que lui avait apporté cette pause entre une profession un peu agaçante et une vie privée harassante, il revint se prosterner régulièrement. Il prit l'habitude de s'adresser à son Dieu par le biais de la petite lumière rouge et clignotante qu'il prenait à témoin.

Hélas ! Le démon de midi s'introduisit dans la maison sous les apparences d'une garde-malade : la dégradation de la santé d'Émilie nécessita une aide extérieure. Les symptômes de Parkinson étant désormais évidents, Jaque se débrouilla pour obtenir un mi-temps de son supérieur. Cela lui permit de s'occuper plus tendrement encore de son épouse – mais le confronta chaque jour à une jeunesse éclatante. La belle Sophie était en fait une orpheline, chaleureusement recommandée par un cousin. Dure au travail et désintéressée, rieuse et dévouée, sans vice ni malice, jolie… comme avait dû l'être Émilie à son âge. Elle s'acquitta des toilettes de la malade bien au-delà des exigences de sa conscience professionnelle, avec une tendresse quasi filiale. Heureuse d'avoir trouvé un travail sans diplôme, soucieuse de son indépendance, elle tint à garder sa chambre de bonne à proximité de la cathédrale.

Notre bon Jaque, en toute innocence, prit peu à peu en affection cette jeune fille jusqu'à présent maltraitée par la vie. Sophie, déjà sensible aux malheurs d'autrui, s'attacha insensiblement à cet homme mûr, qui consacrait toutes ses forces de vie à son épouse souffrante, plutôt qu'au service d'une carrière brillante et de succès féminins.

Dès que les jours raccourcirent, Jaque tint, le soir venu, à raccompagner celle qu'il considérait peu à peu comme sa pupille. Il voulut aussi s'assurer de ses bonnes conditions d'hébergement. Un soir, elle l'invita avec simplicité à monter chez elle. L'escalier était sale et branlant, mais la chambre à l'image de sa locataire. Quelques restes du maigre héritage parental meublaient sommairement une grande pièce toute blanche. Une table et trois chaises de formica, un lit paysan couvert d'un gigantesque édredon, une table de nuit assortie, une vieille cuisinière à gaz, un réfrigérateur aux formes rondes. Et, trônant de façon incongrue sur un petit bureau de bois sombre, un énorme ordinateur. Car notre aide malade travaillait la partie théorique de son futur diplôme d'infirmière sur Internet…

Après avoir partagé une tisane, Jaque s'en revint chez lui, tout chose. Elle n'avait rien demandé, ne s'était jamais plainte de son sort, mais elle méritait mieux. Il lui faudrait songer à l'augmenter. Le lendemain, pendant sa visite à l'église, il se surprit à cerner ses sentiments pour la jeune fille. À sa grande surprise, il sentit son cœur s'accélérer à cette évocation. Le lumignon sembla briller avec plus d'intensité. Il s'en fut à la hâte, un peu honteux et bien décidé à se mieux contenir.

Mais la vie est la plus forte. Il en vint naturellement à rendre visite à sa protégée, de plus en plus souvent, notamment pour l'aider à réviser ses cours et améliorer ses performances informatiques. Son emploi du temps se fit immuable et cérémoniel. Après les soins du matin, bureau. Il regagnait son foyer vers treize

heures pour le repas. Sophie les quittait sitôt la comtesse assoupie pour la sieste. Lui, réglait ses affaires – comptes, petites courses, ménage – puis rejoignait la jeune fille chez elle vers quatre heures. Au retour, il rendait visite au Seigneur, avant de retrouver « ses femmes » pour le repas et la toilette du soir.

Les heures passées chez Sophie furent d'abord studieuses. Mais, vivant au quotidien autour de la souffrance d'Émilie, dont les moments d'inconscience étaient de plus en plus longs, ils se permirent bientôt de courts instants de récréation. Oh, pas méchants ! Leur innocence n'aurait pas fait la une de la presse à ragots. Ils voyageaient… en consultant les sites touristiques les plus exotiques : l'Île de Pâques et ses statues, le Crac des Chevaliers en Syrie, Puerto Rico et ses bars à musique… Et l'affection entre le comte et sa protégée croissait au fur et à mesure que la vie s'en allait des pauvres yeux d'Émilie. Et chaque jour, Jaque, qui n'avait pourtant rien à se reprocher, allait se faire pardonner son tendre penchant auprès du Bon Dieu par des prières de plus en plus ferventes, puis redoublait d'attentions pour son épouse.

Or, l'entrée de l'immeuble de Sophie avoisinait un vieux bureau de tabac. Celui-ci arborait la seule et dernière civette de la ville, allumée jour et nuit avec fierté et obstination par son propriétaire, irradiant les façades obscures d'une lueur rougeoyante. Et Jaque ne manquait pas, à chaque fois, de lever les yeux avec gêne vers l'enseigne lumineuse, qui lui faisait douloureusement penser à la sainte veilleuse de la cathédrale.

Arriva qu'un jour, ils se firent spontanément la bise au moment de se séparer. Une bise de père à fille, mais si ardente qu'ils furent chacun troublés au plus profond de leurs entrailles. Jaque se précipita dans l'escalier, puis s'en fut tête basse en passant sous la civette écarlate. Et la vie ne fut plus qu'un enfer. Émilie se mourait misérablement, tandis que les restants de jeunesse de Jaque s'épuisaient en soins pour sa femme et en lutte contre les tentations de son imagination. Si, « avec le secours de votre sainte grâce », il arrivait à maîtriser ses journées, ses nuits étaient peuplées d'escapades au soleil aux côtés d'une fraîche compagne.

Le plus simple, bien sûr, eût été de se séparer de Sophie. Mais un cœur épris ne se rend jamais à l'évidence. Jaque était déjà accablé par sa retraite prématurée. Il ne pouvait envisager de se priver de surcroît du seul événement heureux de ces dix dernières années : la rencontre quotidienne avec la radieuse Sophie, son unique source de réconfort. Et puis, pouvait-il dépouiller sa pauvre Lilija de l'aide d'une garde malade affectueuse et adorée ?

Soins, visites et prières s'enchaînaient désormais inéluctablement. Émilie s'accrochait malgré elle à ses derniers lambeaux de vie. Tous les jours, Jaque, dans la confusion de ses sentiments, se surprenait à penser à la délivrance que procurerait à chacun d'eux la disparition d'Émilie. Mais il lui semblait aussi que la civette s'empourprait d'indignation à chacun de ses passages. Un vendredi qu'il songeait avec plus d'intensité à l'événement fatal, prévisible et sans doute prochain, il vit avec effroi l'enseigne s'éteindre, se rallumer, puis se mettre à clignoter de façon désordonnée, exacerbant en lui un sombre sentiment de culpabilité que ses prières enfiévrées ne parvinrent pas à apaiser.

L'hiver était là. Émilie atteignait un état incompatible avec l'idée que l'amour peut se faire de la dignité humaine. Jaque était épuisé de chagrin, de fatigue et de mortification. En fin d'une journée particulièrement éprouvante, il sortit prendre l'air en attendant la venue de Sophie pour le repas du soir. Il pleuvait. Il se dirigea, quasi inconscient, chez Sophie. Monta les escaliers d'un pas lent. Frappa. Elle ouvrit et s'étonna, mais lui, hagard, alla s'asseoir sur le lit de la jeune fille, secoué d'un sanglot silencieux. Interdite par l'abandon d'un homme qui représentait pour elle l'essence même de la force virile, elle fut longtemps paralysée par cette violence muette. Puis, submergée par l'émotion, elle s'approcha doucement, s'assit enfin à son côté, comme malgré elle. Elle réagit comme toute mère, toute sœur compatissante en pareille circonstance. Toujours hésitante, elle posa un bras sur son épaule, lentement, très lentement… et l'homme s'abandonna comme chacun de nous l'aurait fait à sa place. Il laissa aller sa tête sur le giron affectueux. Sophie essaya de le calmer, effleurant ses cheveux d'un geste léger. La tension de Jaque, accumulée depuis de longs mois, s'apaisait. Peu à peu, il releva la tête, reconnaissant. Ses instincts de vie reprirent le dessus un très court, un infime instant. Juste le temps que leurs regards se croisent, et qu'ils échangent enfin sans un mot tout l'amour contenu jusqu'à présent.

Lilija !

Ils se repoussèrent avec une brusquerie inouïe, parcourus d'un long frisson. Elle se noya dans son oreiller pour pleurer à son tour des larmes profondes qui lui déchiraient la poitrine. Il se précipita au dehors, manqua dans sa hâte de glisser sur une marche branlante. S'arrêta haletant à la sortie de l'immeuble.

Ma Lilija se meurt toute seule dans le fond de son lit, et je me laisse aller à un émoi de gamin dans les bras d'une innocente qui pourrait être ma fille…

La civette s'éteignit soudain. Pour se rallumer violemment, faiblir petit à petit, puis clignoter de plus en plus vite. Dans l'esprit enfiévré de Jaque, le lumignon du tabernacle, vibrant d'indignation divine, se superposa inexorablement à l'enseigne. La voix tonitruante d'un récent sermon lui martelait aux oreilles « celui-là qui commet l'adultère en son cœur, celui-là a commis l'adultère… ». Les pavés, luisant de pluie, lui renvoyaient autant de reflets enflammés de l'enfer… L'âme broyée par son infamie, ayant perdu toute raison, le malheureux se précipita sous une voiture. Il mourut sur le coup.

Vers sept heures, Bastien rentra du collège. Il jeta son cartable sur le lit, puis se précipita sur son application de technologie. Il se mit à la manipuler lentement, puis de plus en plus vite, du zéro à la pleine puissance. Bien sûr, pour que ce soit plus amusant, et sans rien dire à son buraliste de père, il l'avait branchée sur la civette. Au programme ce mois-ci : le variateur électronique…

Philippe BUCHERER

Dernières nouvelles du diable